

Mathilde Ramadier

GARNIER

Les Pérégrines | Icônes

Playlist personnelle de l'autrice

En plus de ceux qui sont explicitement mentionnés dans ce livre, voici les morceaux que m'ont évoqués les différents chapitres.

Générations techno :

Aphex Twin, *Heliosphan* (*Selected Ambient Works* 85-92, Apollo, 1992)

Boards of Canada, *Roybiv* (*Music has the Right to Children*, Warp, 1998)

Autechre, *Lentic Catachresis* (*Confield*, Warp, 2001)

S'échauffer :

Akufen, *Deck the House* (*My way*, Force Inc. Music Works, 2002)

Felix Da Housecat & Miss Kittin, *What Does it Feel Like?* (Röyksopp remix) (City Rockers, 2002)

Choice (Laurent Garnier & Shazz), *Acid Eiffel* (Fragile Records, 1993)

Danser :

Hardrive, *Deep Inside* (Strictly Rhythm, 1993)

Cinthie, *Mellifluous* (*You Know How*, Crystal Groove, 2024)

Jay Robinson, *They Just Talkin* ([QR]D.256.FRxUK.24, Cod3 QR, 2024)

S'émanciper :

Ellen Allien, *Stadtkind* (BPitch Control, 2001)

Galaxy 2 Galaxy, *Jupiter Jazz* (Underground Resistance, 2005)

Kompromat (Vitalic & Rebeka Warrior, feat.

Adèle Haenel), *De mon âme à ton âme* (*Traum und Existenz*, Clivage Music, 2019)

Militer :

DJ Sprinkles, *The Occasional Feel-Good* (*Midtown 120 Blues*, Mule Musiq, 2009)

Maud Geffray (feat. Chloé), *Flashes* (*Flashes EP*, Lumière noire records, 2026)

Joshua Idehen, *Mum Does The Washing* (Big Wednesday, 2024)

L'in/discipline :

The Seasons (Phil Stumpf, Sam Rouanet & James Sindatry), *Rayon vert* (*Undone*, City Centre Offices, 2009)

Von Spar, *Troops* (*Foreigner*, Italic, 2010)

Aufgang, *Sonar* (*Aufgang*, Infiné, 2009)

Chamanisme :

Michael Meyer, *Love Is Stronger Than Pride* (*Speicher 2*, Kompakt, 2002)

Donato Dozzi, *Cassandra* (Claque Musique, 2015)

Pete Lazonby & Fort Romeau, *Sacred Circles* (Fort Romeau dub remix, Hooj Choons, 1992, 2025)

Fragilités :

Ellen Allien & Apparat, *Retina* (*Orchestra of Bubbles*, BPitch Control, 2006)

Jen Cardini & Shonki, *Tuesday Paranoia* (Crosstown Rebels, 2008)

Saint Sadrill, *Yar Mum* (*Building Lampshades*, Dur et Doux, 2016)

L'infinitude :

Technasia, *Hydra (re-hydrated)* (*Hydra EP*, Technasia Records, 1999)

John Tejada, *Infinism* (*Wild ride*, Kompakt, 2023)

Superpoze, *Statues* (*Siècle*, Banville, 2025)



Laurent Garnier à l'Hacienda, Manchester, en 1989,
collection personnelle de L. Garnier.

Fade in.

Générations techno

Notre histoire commence un soir de semaine, un mercredi de septembre, dans une boîte pleine à craquer. Adossé contre un pilier de béton rayé jaune et noir, un jeune homme ausculte la foule d'un regard attentif, chassant nerveusement la mèche rebelle sur son front en sueur. Une volée de marches le conduisent à la cabine DJ, perchée sur une mezzanine. Il n'en mène pas large. En bas, plus d'un millier de corps abandonnés à l'euphorie de la danse hurlent en symbiose sur *Pump Up The Volume*, de MARRS, le morceau envoyé par le disc-jockey aux commandes, Fizz. Face à ce tube d'un genre nouveau – plus tout à fait de la funk, pas tout à fait autre chose –, la pression dans la cabine est comparable à celle d'un turbocompresseur.

Après avoir enchaîné les bombes de Public Enemy et d'EPMD, le DJ aguerri laisse la place au garçon. Les mains fébriles, sourcils froncés vers une ride du lion déjà visible, ce dernier choisit méticuleusement le vinyle suivant, *Ride the Rhythm*, de Marshall Jefferson, et le dépose au centre d'un engin qu'il n'avait encore jamais touché : une platine à entraînement direct de la marque Technics, modèle SL-1200 MK2, le standard depuis près d'une décennie chez les professionnels. Sur le côté droit, un bouton, le pitch, permet de régler le long d'une glissière la vitesse de rotation du plateau

et donc du disque. Si on l'amène vers soi, le tempo accélère jusqu'à gagner 8 %. Si on le pousse, il ralentit d'autant.

Chez lui, l'apprenti sorcier enregistrait ses mixes empiriquement sur cassette audio avec deux platines à courroies dépourvues de pitch. Il lui fallait choisir les disques non pas en fonction de son intuition, d'une compatibilité tonale ou stylistique, mais avant tout selon leur cadence, afin de créer un ordre de passage à vitesse croissante et d'assurer ainsi des transitions subtiles, voire imperceptibles. Ce soir-là, ses efforts – des nuits et des jours cloîtré dans le secret d'un casque – paient enfin. Après l'enchaînement laborieux du premier morceau vers le deuxième et la réponse immédiate du public en écho, le trac s'efface au profit d'une joie nouvelle, pure, semblable à l'extase mystique : quand par le don, la transmission d'un amour – ici, celui de la musique –, on s'abandonne à l'Autre, à plus grand que soi.

Dans cette boîte, le petit DJ Pedro jouera son destin d'un coup de doigt sur vinyle, par hasard ou inconsciemment, serais-je tentée d'écrire pour cristalliser davantage l'instant, mais la situation est bien plus pragmatique, et c'est précisément ce qui fait la force, l'inépuisable pulsion de vie du personnage. Même s'il reste humble, il est convaincu de sa légitimité dans ce *booth*². Il a désiré ce moment au plus profond de sa chair, au point d'inonder les programmeurs du lieu avec ses *mixtapes*. Il veut faire danser, donner du plaisir à volonté, servir de guide dans une culture en mutation – un leitmotiv qui ne le quittera pas. Comme la fée bleue donne vie au corps de Pinocchio, le DJ anime celui des gens qui dansent, fût-ce le temps d'une nuit enchantée, archivée sur cassette.

En septembre 1987, Pedro a vingt-et-un ans. Après une formation en école hôtelière, à Paris, il a quitté son poste de valet de pied à l'ambassade de France à Londres pour travail-

ler avec sa compagne dans un restaurant de Manchester. Les premiers temps, cette ville du nord de l'Angleterre ne lui fait pas forte impression. Mais la découverte de la discothèque The Hacienda, inaugurée cinq ans plus tôt par le célèbre producteur Tony Wilson³ et financée par le groupe New Order, allait changer son regard sur la cité post-industrielle et la supposée froideur de ses habitant-es. À l'origine orientée vers la new wave et le post-punk, la salle aux colonnes noir et jaune devient peu à peu le laboratoire d'expérimentations musicales, où la tendance dominante peut basculer en une semaine. Au milieu d'un public hétéroclite avide de nouveautés, Pedro y découvre la northern soul, chasse gardée de DJ qui vont jusqu'à coller des stickers sur les macarons de leurs vinyles pour que personne ne puisse leur piquer les références. Mais, tel un Gulf Stream sonore, un double courant chaud-froid venu du Nord des États-Unis alimente en plus le vieux continent en semi-clandestinité, transitant amplement par la piste de l'Hacienda et les disquaires fréquentés par ses DJ : la house, musique festive et libératrice de Chicago, sorte d'épure du disco, ainsi que sa cousine un brin plus sérieuse, sombre et militante, la techno de Detroit, autre ville ouvrière de la Rust Belt au passé industriel. Pedro saisira cette lame de fond dès ses premiers soubresauts et, quelques années plus tard, une fois redevenu Laurent Garnier⁴, s'en fera le passeur, deux doigts dans la prise. La house est le style de musique qu'il attendait depuis toujours sans le savoir, une parfaite fusion de tout ce qu'il aimait.

Je suis née à la fin de cette année-là, dans le Sud de la France. Vingt ans séparent ma génération des premiers sets de Garnier et de l'émergence de ce phénomène mondial, considéré comme la dernière révolution musicale en date. Je n'ai pas connu la grande époque des *raves* du début des